



Culture en mouvement

Comment je M'appelle

Explorer, construire et partager son identité à partir de son prénom

Dominique Costermans



C.D.G.A.I.

Groupe & Société
Publication pédagogique d'éducation permanente

Comment je M'appelle

Explorer, construire et partager son
identité à partir de son prénom

Dominique Costermans

Collection : *Culture en mouvement* - CDGAI 2018

Coordination et conception : Marie Anne Muyshondt

Design et mise en page : Alain Muyshondt

Éditeur responsable : CDGAI asbl, Parc Scientifique du Sart Tilman, Rue Bois St-Jean, n°9, 4102 Seraing, Belgique

ISBN : 978-2-39024-114-0

Le Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle (C.D.G.A.I.)

Le C.D.G.A.I. est une A.S.B.L. pluraliste d'Education permanente reconnue et subsidiée par la Fédération Wallonie–Bruxelles et la Région wallonne. Il a été créé en 1972, au sein du Service de Psychologie Sociale de l'Université de Liège afin de promouvoir l'action, la formation et la pédagogie par le groupe ainsi que l'analyse scientifique des processus et des techniques d'animation de groupes.

En instituant un éventail de formations accessibles à tout.e adulte intéressé.e, son fondateur, Pierre De Visscher, entendait intégrer une approche originale, de niveau universitaire, à la vie sociale.

La dénomination choisie insiste sur trois dimensions :

- *Centre* : lieu de rassemblement et d'échange, pôle d'attraction.
- *Dynamique des groupes* : discipline scientifique et mode d'activités privilégiant l'action du groupe restreint, conçu comme une totalité dynamique, un champ de forces au sein duquel se produisent des phénomènes différents des processus psychologiques individuels.
- *Analyse institutionnelle* : souci d'appliquer l'analyse psychosociale aux processus institutionnels traversant les formations sociales : groupes et mouvements sociaux, collectivités, organisations.

Outre un *programme d'activités de formation* ayant lieu dans ses locaux dont une formation longue à l'animation de groupes, le C.D.G.A.I. *répond à des demandes* d'associations et d'organisations publiques et privées afin d'y effectuer interventions, animations, formations et accompagnements, dans et par l'action sur les groupes restreints. Il publie aussi des *livrets pédagogiques* liant « Groupe et Société ». Enfin, son *Centre de Ressources* met à disposition du public livres, revues et outils pédagogiques.

La convergence entre la démarche véhiculée par l'Education permanente et celle du C.D.G.A.I. est manifeste : contribuer à la formation du citoyen critique, actif et responsable en vue de forger une société plus juste, plus démocratique et plus solidaire.

A cette fin de changement social, dans les champs d'action développés, proposer des savoirs, ouvrir à la poursuite de la réflexion (principe de non-clôture), s'abstenir de dire à autrui ce qu'il doit penser, être ou faire (principe de non-substitution) sont, parmi d'autres, autant de ferments qui portent l'association.

Les publications pédagogiques

Dans cette perspective de science–action psycho-sociale, le C.D.G.A.I. invite des acteurs et actrices de terrain à prendre la plume et à exposer, transmettre et partager leurs expériences, perceptions et connaissances des réalités sociales qui sont les leurs ouvrant ainsi des pistes de réflexions à leurs propos.

Au public lecteur, les livrets pédagogiques ainsi conçus, dévoilent des pans de réalités sociales obscurs jusque–là, ou en élargissent la perception ou encore l'affinent en vue de stimuler et mobiliser la curiosité, la réflexion, l'esprit critique et l'action.

Chacune de nos quatre collections – *Travail en action*, *Culture en mouvement*, *Mobilisations sociales*, *Méthodologie* – en présentant des échanges de regards et de savoirs, a pour finalité de contribuer à poser les jalons d'une société plus humaine et plus reliante que celle qui domine actuellement.

La collection *Travail en action*

Champ hautement investi aussi bien au niveau sociétal qu'institutionnel, organisationnel, groupal et individuel, le travail, ou notre absence de travail, s'impose dans l'environnement comme une manière de nous définir, de structurer nos vies, notre temps, nos espaces.

Il peut être source d'emprisonnement mental et physique ou terrain propice à l'épanouissement et à l'émancipation.

Ces publications proposent une analyse critique du travail notamment sous le prisme de la souffrance qui peut en résulter. Tout en dénonçant des mécanismes structurels qui produisent cet état, elles convoquent également des grilles de lecture reposant sur l'expérience vécue ou perçue et enrichie de leurs connaissances, par des acteurs et actrices des secteurs sociaux, de la santé et de l'économie sociale, dans l'intention d'initier ou de renforcer des issues et des pistes possibles.

La collection *Culture en mouvement*

Coiffant ce monde inégalitaire et modélisé par des standards de production et de consommation de masse, émergent des initiatives individuelles, groupales ou collectives comme en témoignent les livrets de cette collection.

Identité et récit, narration, rencontres multiculturelles, problématique de la création culturelle, atelier d'écriture, identité en création, dimension politique de la musique, sentiment d'appartenance, slam, radios associatives, partenariats, graffiti et *Street Art*, Arts urbains, langues maternelles... sont autant de thèmes portés par des intervenants où affleurent souvent, en filigrane du texte, l'implication, l'investissement voire la passion qui les habitent.

Ces thèmes se révèlent comme étant autant d'exceptions qui bousculent et tentent de faire basculer les offres dictées par les lois du marché.

La collection *Mobilisations sociales*

Débusquer manipulations, assujettissements, aliénations, discriminations, déterminations, pressions sociales possibles : tel est notamment le propos des thèmes abordés par cette collection ; s'y côtoient des illustrations éclairantes de modes de fonctionnement qui semblent tellement évidents, aller de soi, que leur portée, leur effet, leur impact en deviennent invisibles à nos yeux.

Les regards avisés et critiques posés par les auteurs.es que ce soit relativement à l'emprise, l'engagement, le genre, le complot, la propagande, l'exclusion,... cherchent à déconstruire des schémas que nous avons tendance à véhiculer, bien malgré nous. Ils nous ouvrent à plus de clairvoyance, de lucidité, affûtent nos capacités de perception et d'analyse critique et revigorent notre élan dans l'action.

La collection *Méthodologie*

Les publications de cette collection abordent prioritairement les pratiques professionnelles d'animateurs et de formateurs de l'Education permanente.

En exposant leur approche et en précisant leurs avantages et leurs limites, les auteurs.es nous livrent là soit leur propre recherche exploratoire et créative et l'outil qui en jaillit, soit la synthèse de méthodes héritées dont ils usent, soit la découverte ou la redécouverte de principes et méthodes d'action innovantes sur lesquelles se fondent les mouvements alternatifs actuels.

Ce panel élargit notre connaissance et notre compréhension critique des pratiques ; il nous incite et nous convie à aller de l'avant !

Intentions de ce livret

Ce livret est le prolongement théorique et pédagogique d'une vaste enquête sur les prénoms dont les résultats ont été publiés dans le livre éponyme*.

Son intention est double :

- donner des clés d'analyse du récit de vie par le prénom ;
- ouvrir à la possibilité d'utiliser le prénom comme support d'animation, de communication, de connaissance de soi ou d'apprentissage.

* Costermans, Dominique, (2016), *Comment je M'appelle, Porter un prénom, du déterminisme à la liberté*, Louvain-la-Neuve, Academia.

Publics visés

Toute personne intéressée par le sujet.

Il s'adresse en particulier aux acteur·rices de l'éducation permanente, enseignant·es, animateur·rices culturel·les, travailleur·euses sociaux·ales.

Table des matières

Prologue	1
Introduction : de quoi parlerons-nous ?	3
<i>Comment je M'appelle</i> : l'enquête	5
Que dit de nous notre prénom ?	9
Post-modernité et évolution du rapport à la norme	17
Le prénom, une ressource pour l'éducation permanente	29
Conclusion	33
Notes	35
Bibliographie	36



Prologue

Il faut que je vous fasse un aveu : le monde de l'éducation permanente m'est assez inconnu. Du moins c'est ce que je croyais. Pour moi, il représentait vaguement les cours du soir, les formations professionnelles... et ça s'arrêtait là. Quand les collaboratrices du C.D.G.A.I. m'ont proposé d'écrire un livret d'éducation permanente, je me suis demandé si j'étais la bonne personne. Vous savez, du genre celle qui se retourne en se demandant à qui on s'adresse... Déjà, pour écrire *Comment je M'appelle*, il a fallu que je traverse mon propre soupçon d'illégitimité (moi qui ne suis ni psy, ni anthropologue, ni rien de vaguement académique), alors vous pensez, un outil d'éducation permanente, un livret, c'est-à-dire dans mon imaginaire, un livre scolaire ! Il ne pouvait s'agir de moi, l'ancienne mauvaise élève, tellement dégoûtée de l'école que je ne suis jamais devenue prof...

Mais au fait, qu'est-ce que l'éducation permanente sinon le travail que nous faisons tous pour continuer à exercer notre boulot de citoyen·ne, de consommateur·rice, d'acteur et d'actrice critique du monde dans lequel nous vivons ? À chaque fois que j'essaie d'exercer mon esprit critique en ne prenant pas pour argent comptant le prêt-à-penser des médias, des discours politiques ou de la rumeur, à chaque fois que je vérifie les sources, compare les arguments, démonte les préjugés et les idées reçues, je travaille à mon éducation permanente, non ? Évidemment, c'est un peu plus formalisé que ça.

D'après le décret de 2003, l'Éducation permanente vise « l'analyse critique de la société, la stimulation d'initiatives démocratiques et collectives, le développement de la citoyenneté active et l'exercice des droits sociaux, culturels, environnementaux et économiques dans une perspective d'émancipation individuelle et collective des publics en privilégiant la participation active des publics visés et l'expression culturelle ». (article 1)

On est encore loin de nos prénoms, mais vous allez voir, on y arrive. Dans cette définition, je pointe le mot « émancipation ». Et un peu plus loin, deux autres mots me plaisent beaucoup : « participation » et « expression ». Et là, on est au cœur de ce que j'ai découvert dans mon travail sur les prénoms : ils nous déterminent, mais prendre conscience de ce déterminisme nous

en libère, nous *émancipe* (un peu, beaucoup, comment : on y reviendra). Notre prénom nous inscrit dans un ordre familial, religieux, culturel et social : en ce qu'il nous « distingue », dès la naissance, il est un facteur d'inégalité. On ne démarre pas de la même façon dans la vie quand on s'appelle Jeanne, Kimberley, Pierre ou Ibrahim. Bien sûr, on peut réfléchir à son prénom tout·e seul·e dans son coin, mais on verra rapidement comment la « participation active » (qui ne se réduit pas à la prise de parole, mais à l'organisation de celle-ci dans l'échange) et « l'expression culturelle » (y compris symbolique) sont des outils qui apportent un plus à cette prise de conscience.

« Nos livrets visent à favoriser auprès des lecteur·rices, l'adoption d'une réflexion critique aboutissant à une attitude citoyenne active en vue de participer au développement d'une société plus juste, plus démocratique et plus solidaire », m'écrivent mes commanditaires. Le but est bien de construire, à partir de l'expérience d'une enquête et la rédaction d'un livret, un outil le plus opérationnel possible, dont le prénom est la matière et le but, la construction d'individus plus libres dans une société plus juste. Tout ça à partir de cette petite chose très intime que nous possédons tous... notre prénom.

On y va ?

Introduction : de quoi parlerons-nous ?

Le prénom est un outil polymorphe. C'est un outil d'**animation**. On peut s'en servir en groupe ou individuellement ; comme activateur d'une dynamique de groupe, comme support d'échange et de partage. C'est un outil de **communication**. Des origines, de la culture et de l'identité. À la manière d'une carte de visite, le prénom transmet un certain nombre d'informations sur celui ou celle qui le porte : sexe, origine géographique, culturelle, religieuse, génération... Parler de son prénom, c'est parler de soi. C'est un outil de **connaissance de soi** : comme occasion d'un mini récit de vie. C'est cette troisième fonction qui a été au centre des préoccupations de l'enquête que j'ai menée et dont rend compte le livre *Comment je M'appelle* (2016).

Dans un premier temps, ce livret résume la démarche, la méthode et les résultats de l'enquête tels qu'on peut les lire dans *Comment je M'appelle*. Cette partie, la plus longue, donne des clés d'analyse du récit de vie produit à partir du prénom.

Une deuxième partie, plus modeste, fait référence à d'autres pratiques qui utilisent le prénom comme support d'animation, de communication, de connaissance de soi, de créativité ou d'apprentissage : ateliers d'écriture, cours de français langue étrangère, etc.



Comment je M'appelle : l'enquête

« Le prénom est un marqueur social. » Cette réflexion m'avait frappée au point de me rester en tête depuis qu'elle m'avait été formulée, il y a plus de vingt ans, par une amie qui venait de prénommer son troisième fils Henri, après un Simon et un Paul (une petite Madeleine allait suivre quelques années plus tard).

Mon intérêt pour le prénom fut ré-actualisé lors d'un cours sur le récit de vie donné par Marichela Vargas (2015). Le prénom est un marqueur social mais il est d'abord le premier héritage symbolique que nous devons assumer. Dans les récits de vie, la question « Pourquoi vos parents vous ont-ils donné ce prénom ? » s'impose, au même titre qu'un génogramme ou qu'une ligne de vie, comme une porte d'entrée dans l'autobiographie.

À l'époque, dans le but de documenter un roman, je conduisais une série d'entretiens sur les Juifs de la troisième génération après la Shoah. C'est pour être mieux armée dans la collecte de ces témoignages que j'avais suivi cette formation sur le récit de vie. Fascinée par des écrivains comme Lionel Duroy ou Emmanuel Carrère, je m'engageais de plus en plus dans un travail de fictionnalisation assumée du réel. La question du prénom m'est alors apparue comme l'occasion de pousser la porte de l'intime et d'établir un lien particulier avec les dizaines de personnes qui constellent ma vie privée, mon voisinage, mon monde professionnel ou littéraire.

Démarche et protocole d'enquête

Ma démarche s'est appuyée sur la méthode du récit de vie : récit autobiographique, raconté par une personne ou un groupe et stimulé par un tiers (psychologue, chercheur, travailleur social). Son objectif peut être existentiel, thérapeutique ou testimonial. En tant que technique, il s'adresse aux personnes qui souhaitent travailler un thème qui les questionne dans leur existence et qui peut concerner leur vie affective autant que professionnelle : la vie amoureuse et la sexualité, le rapport aux parents et les liens familiaux, le passage à la retraite, des difficultés dans le cadre professionnel, etc.

Le recueil d'un récit de vie « classique » se fait dans un dispositif particulier, dont les étapes principales peuvent être résumées comme suit :

- Mise en disposition clinique, caractérisée par l'effort du chercheur d'élucider autant que possible son rapport au thème de la recherche ;
- Constitution du bagage théorique ;
- Contact avec les narrateurs et expérience-pilote ;
- Contrat, dispositif ;
- Production du récit de vie dans un dispositif empathique ; possibilité d'une inter-analyse avec un autre chercheur afin de limiter le contre-transfert ;
- Analyse à l'aide de méthodes qualitatives ;
- Validation des résultats par la triangulation des hypothèses et des interprétations ;
- Intégration des sources du savoir ;
- Présentation des résultats, sous la forme d'une analyse ou dans un procédé narratif.

Sur les objectifs, la méthode et les limites de ce merveilleux outil qu'est le récit de vie, on lira utilement *Identité et récits* de Jérôme Pieters (2011), et *Narration, image de soi et émancipation* de Pierre Arnoldy (2011), tous deux au catalogue du C.D.G.A.I.

La question

« Pourquoi vos parents vous ont-ils donné ce prénom ? »

Bien qu'il ne fût pas secret, le sens de ma démarche n'était pas dévoilé *a priori*, histoire de ne pas induire la forme de la réponse.

L'échantillon

L'un des partis pris de ce travail fut de ne contacter que des gens que je connaissais (de près ou de loin), leurs conjoints ou leurs enfants – ce choix incluant aussi des personnes qui me furent recommandées par des gens de ma connaissance. Je suis une femme d'une cinquantaine d'années, née en Belgique francophone, issue de la classe moyenne : mes connaissances ont plus de chance de s'appeler Vincent, Anne ou Michel que Vladimir, Charlotte ou Maria-Sol.

Les porteurs de prénom ont été contactés majoritairement par courriel et c'est par ce canal que les réponses ont été récoltées. Autres modes de collecte, plus mineurs : le bouche-à-oreille pour la diffusion de la question et l'interview pour le recueil de la réponse.

Ce parti pris fut l'une des clés du succès de cette moisson d'abondance : sur environ huit cents personnes sollicitées (la plupart par courriel), plus de quatre cent soixante ont accepté de répondre. Outre l'intérêt pour le sujet, ce succès est probablement aussi dû au fait que j'avais un lien, proche ou lointain, avec chaque personne interrogée.

Nombre de personnes interrogées : 814,
Nombre de réponses : 463,
Soit un taux de réponse de 56,87 %.

Cet échantillon n'est donc pas représentatif de la population et aucune analyse quantitative n'a été effectuée sur les résultats de l'enquête. Le lecteur voudra dès lors bien considérer les constats et les conclusions qui suivent avant tout pour leur intérêt qualitatif.

Vingt-six lettres, vingt-six semaines

L'enquête a duré vingt-six semaines, une semaine par lettre de l'alphabet.

J'ai exploré une lettre par semaine, pour n'oublier personne et pour ne pas être submergée par les réponses. Chaque demande et chaque réponse ont fait l'objet d'un enregistrement brut dans un tableur Excel.

Il n'y a pas eu d'appel «public», par exemple via Facebook. J'avais pris le parti de n'envoyer aucun rappel, pour ne pas mettre de pression sur mes répondants.

Un tiers des personnes interrogées ont répondu endéans la semaine qui a suivi le contact. À la fin de chaque semaine, je compilais les réponses reçues pour la lettre en cours et je renvoyais cette première moisson à mes participants : j'ai envoyé (par courriel ou via message privé Facebook) à tous les A. la compilation temporaire des A., puis à tous les B. la compilation temporaire des B., etc. Les retardataires furent toujours les bienvenus.

Lors de cette première restitution, j'ai pu préciser que j'explorais moins le sens ou l'origine des prénoms que le rapport de leur

« porteur » à son identité. C'est pour cela que je questionnais les « porteurs », pas les « donneurs » (pas les parents).

Avant de clôturer l'enquête, j'ai envoyé un rappel général qui a été, me semble-t-il, bien accueilli : beaucoup de personnes qui avaient perdu l'enquête de vue se sont alors donné l'occasion d'y répondre.

Précautions

Le questionnaire contenait une clause spécifiant que le fait de participer à l'enquête entraînait l'acceptation des répondants que j'utilise leur réponse dans ce livre. Une seule personne m'a envoyé un texte sur son prénom tout en m'interdisant explicitement d'utiliser sa réponse. Un ami écrivain m'a répondu qu'il préférerait garder son histoire pour en nourrir l'un de ses projets littéraires. Beaucoup m'ont écrit qu'ils ignoraient pourquoi leurs parents leur avaient donné ce prénom et qu'il était trop tard pour le leur demander. Ce qui à chaque fois me remplissait de tristesse.

Les seules données personnelles formelles figurant dans la publication sont le prénom, l'âge et la ville de naissance. Bien que mon objectif premier n'était pas d'entrer dans une analyse sociologique ou anthropologique de l'origine des prénoms, il me semblait que s'appeler Pierre ou Arthur ne revêtait pas le même sens que l'on soit né en 1931 ou en 1989, à Messancy, Waterloo ou Bukavu. D'ailleurs, la plupart du temps, mes répondants ont eux-mêmes remis en contexte le choix de leurs parents.

Les répondants ont parfois préféré donné leur âge, parfois leur année de naissance. Je n'ai rien modifié. Parfois, ces données manquent.

Que dit de nous notre prénom ?

Les prénoms sont l'expression d'une norme. Ils nous inscrivent dans un ordre légal, familial et social.

Prénommer est une obligation légale

Le prénom, nous explique le *Traité élémentaire de droit civil belge* (De Page, 1939), permet d'individualiser les membres d'une même famille qui portent le même patronyme (nom de famille). Le prénom est aussi appelé « nom de baptême ». Le port du prénom est obligatoire et figure sur l'acte de naissance.

Un ou des prénoms ? Légalement, un seul prénom suffit. Cependant, l'enfant peut en recevoir autant qu'il plaît au déclarant d'en indiquer.

L'ordre familial

D'après Émile Durkheim, les conduites des individus sont déterminées par la norme à laquelle ils obéissent. Chacun vit et s'inscrit dans un système qui lui pré-existe et dont il a appris à intérioriser les normes (exprimant les valeurs du groupe auquel il appartient) qu'à son tour il reproduit. C'est le paradigme du « On » qui fonctionne selon le principe de l'intégration sociale : les individus et les groupes respectueux de la norme deviennent à leur tour prescripteurs de celle-ci ou contrôleurs de son respect.

C'est ainsi qu'il est d'usage, poursuit notre *Traité*, de donner plusieurs prénoms aux enfants, « généralement ceux du parrain ou de la marraine, parfois d'autres en souvenir de membres de la famille illustres, ou qui furent particulièrement chers, ou encore d'enfants prédécédés. » (De Page, pp. 349-350)

Les témoignages de ces filiations abondent. Voici un extrait de celui de **Christiane**, née à la maison en 1950, à Bruxelles, tout près du Cinquantenaire...

« Je suis la septième et "petite dernière" (avec en tête, l'idée que je serai toujours la petite dernière...) d'une famille de deux garçons et cinq filles.

Mes frères et sœurs furent prénommés Didier, Myriam, Françoise, Annick, Marguerite et Albert. Je ne sais pourquoi mon frère aîné s'appelle Didier.

Myriam, c'est Marie comme nos deux grand-mères. Françoise : le prénom d'une sœur de ma mère. Annick a un prénom breton parce qu'elle est née à Saint-Malo pendant la guerre. Maggy parce que la première épouse du frère de ma grand-mère maternelle s'appelait Maggy et est décédée prématurément. Albert parce que le frère de mon père s'appelait Albert ; il était aviateur et a été abattu par les Allemands en septembre 1940 au-dessus de l'Angleterre. C'était un "héros de guerre".

Dans ma famille, les prénoms ont manifestement été donnés en référence soit à des ancêtres, soit à des circonstances, soit à un lieu de naissance. Nous portons tous comme prénom supplémentaire celui de Marie et très souvent celui du parrain ou de la marraine. Je crois que c'est très fréquent.

La famille, et donc les ancêtres (mon grand-père paternel et mon père étaient passionnés par la généalogie), la religion catholique (vécue de manière très chrétienne par mes parents) et les actes héroïques (le grand-père maternel, chirurgien au front en 14-18 ; l'oncle paternel, aviateur abattu...) ont une certaine importance pour ne pas dire un fameux poids sur les prénoms qu'on nous a donnés... pas seulement sur les prénoms d'ailleurs.

Mon père s'appelait Henri, comme plusieurs de ses ancêtres. Ma mère s'appelait Geneviève : je ne sais pourquoi. »

Le choix des prénoms de la fratrie de Christiane a été mis ici en exergue pour sa valeur emblématique, du moins pour une famille aisée, catholique, probablement conservatrice, belge ou française, du XX^e siècle. « Dans nos cultures chrétiennes, explique Françoise Zonabend (...) l'allocation du prénom ne se fait pas au hasard et le donateur délivre un message d'ordre familial et/ou social (...) il peut puiser le prénom parmi ceux portés par les membres des lignées paternelle ou maternelle dont l'enfant est issu » (Zonabend, 2001)

Nous pourrions ici évoquer autant d'autres exemples qui sont l'expression du respect de la norme en vigueur au sein du groupe d'appartenance...

- Le choix du prénom d'un des grands-parents dans la communauté italienne de Belgique (où les traditions sont plus figées, à cause de l'exil, que dans la communauté d'origine) :

« Je suis née de parents et grands-parents immigrés italiens. Mes parents, soucieux des traditions familiales, n'ont pas été chercher loin pour me donner le prénom de ma grand-mère – ce qui en Italie est courant et fait honneur aux parents. » (Angela)

« Ma grand-mère paternelle ressemblait à E.T., mais avec des boucles d'oreilles. Je suis l'aînée, et comme le veut la coutume en Italie du sud, mes parents ont voulu me donner son prénom : Immacolata. »

« D'après ce que ma maman et ma grand-mère paternelle m'ont raconté, mes parents voulaient m'appeler Rosa. C'était le prénom de ma grand-mère paternelle comme cela se pratique souvent chez les Italiens. Mais elle, elle a dit à l'époque qu'elle était encore jeune et qu'il fallait donc choisir un autre prénom. » (Lolita).

« Mario était le prénom de mon grand-père paternel. Je suis né en Belgique mais dans une famille italienne encore très centrée sur son environnement immédiat (la famille et rien d'autre). Donner un prénom italien tombait dès lors sous le sens. »

- Le choix d'un prénom à haute valeur religieuse dans la communauté arabo-musulmane de Belgique (un proche du Prophète ou le nom arabe d'une vertu) :

« Troisième enfant d'une famille de cinq avec deux sœurs plus âgées. Aniss signifie "celui qui tient compagnie". Dans l'esprit de mes parents, je serais d'une part le compagnon de mes sœurs, leur protecteur (dans la culture) mais aussi le seul garçon et donc le compagnon de mes parents à leur âge avancé (toujours lié à la culture). Mon second prénom c'est Mouad. C'est ma grand-mère qui me l'a donné parce qu'elle l'aime mais aussi parce que c'est un compagnon du prophète ("Mouad banu jabal"). »

« C'est ma grand-mère paternelle qui m'a nommée Hakema. C'est en sorte un cadeau que mon père lui a fait. C'est un prénom arabe et musulman qui signifie "la juge". »

- Le choix du prénom d'un Evangéliste, d'un apôtre, d'un saint, d'une figure emblématique historique ou d'un aïeul pour les Belges de plus de cinquante ans ou issus de familles « traditionnelles » :

« Mon père m'a donné le nom de Paul. Ma mère était dévote. Paul, après Pierre et Jacques, on reste dans la ligne évangélique.

Mon troisième prénom, Ghislain, est une tradition dans la région du Centre. C'est une croyance selon laquelle ce prénom éloignerait les problèmes liés à la mort du nourrisson. » (Guillaume)

« Il faut dire que mes parents, tous deux universitaires (docteurs en droit et, pour papa, docteur en philosophie et, pour maman, licenciée en philologie romane), voulaient que leurs enfants portent des prénoms inscrits dans la tradition. » (Bernard)

« Il n'est sans doute pas exagéré de suspecter un certain attachement à la dynastie... Je suis né en Ardenne, dans un milieu catholique et royaliste. Assez traditionnel donc. » (Baudouin)

« Dans ma famille, la tradition voulait que les premiers garçons reçoivent le prénom Jean. Mes parents, eux, ont choisi Alexandre par goût et m'ont donné Jean comme second prénom. »

La famille, la religion, les origines culturelles : la tradition, qu'on l'assume ou qu'on la rejette, s'inscrit en filigrane du prénom.

« Dans ma famille, les prénoms ont manifestement été donnés en référence soit à des ancêtres, soit à des circonstances soit à un lieu de naissance. Nous portons tous comme prénom supplémentaire celui de Marie et très souvent celui du parrain ou de la marraine. Je crois que c'est très fréquent. »

« Mes parents ont exploré les prénoms chrétiens « classiques et indémodables ». Ainsi qu'ils me l'ont répété, Isabelle est un prénom de sainte ET un prénom royal. Tout au long de mon enfance, j'ai entendu égrener la litanie des Isabelle célèbres : Isabelle la Catholique, Isabelle de Castille, Isabeau de Bavière, Isabelle de France... »

« Dina est un personnage de l’Ancien Testament, fille de Léa et de Jacob, elle a vécu une bien triste histoire d’amour (à lire dans le texte, cela vaut la peine !) Avec un grand-père paternel pasteur protestant et un grand-père maternel secrétaire de la Grande Synagogue de Bruxelles, cela faisait deux bonnes raisons pour me donner un prénom de l’Ancien Testament ! Ma sœur s’appelait Myriam. »

L’époque et le milieu

Il y a vingt ans, les enfants de notre quartier s’appelaient Hélène, Marie, Laure, Sylvain, Caroline, Morgane. Leurs contemporains, dans la cité populaire où j’avais grandi, portaient alors les prénoms de Brandon ou de Kimberley.

Les prénoms sont de leur époque. « Les prénoms sont datés par leur époque et marqués par leur milieu social, rappelle Clerget (2001). Même si cela peut nous choquer, le choix du prénom est très fortement influencé par la mode, à l’insu même de ceux qui le donnent. »

« Je crois que mes parents m’ont appelée Pascale parce que c’était à la mode dans les années 1960. Tous les Pascal (e) que je connais sont d’ailleurs nés entre 1960 et 1969. »

« Somme toute des prénoms très classiques et courants dans les années 1960, et qui s’écartaient peu de la tradition. » (Françoise, 1960)

« (...) en vogue à l’époque apparemment puisqu’on se retrouve en classe avec une multitude d’homonymes et qu’après l’on peut, à quelques exceptions près, donner facilement un âge aux « Monique » que l’on rencontre. »

Rappelez-vous la vague des Kévin, suivie de la stigmatisation de ce (beau) prénom devenu trop populaire. Un de mes collègues chercheurs avait épinglé à la cafétéria la courbe de Gauss de la popularité des Kévin en Belgique et l’avait commentée comme suit. Pente ascendante : effet Kevin Costner. Pente descendante : effet François Pirette¹. Cruel. Lucide.

Le prénom vous précède comme une carte de visite.

Habitus et distinction chez Bourdieu

Bourdieu rejette le recours unilatéral à l'objectivisme qui voudrait que la vie sociale ne soit explicable que par la surdétermination des structures sociales objectives, indépendantes des acteurs sociaux (Maggiori, 2016). Il se méfie tout autant du subjectivisme qui ne ferait appel qu'à l'agir des individus, à leurs représentations et à leurs croyances. Selon lui, si les règles culturelles conditionnent les actions individuelles et collectives, elles ne les déterminent pas entièrement. La soumission à la norme et la création de celle-ci se font dans un mouvement dialectique d'interactions réciproques.

Avec le concept d'*habitus*, Bourdieu explore la façon dont les individus intériorisent les exigences et les contraintes de leur position sociale. L'*habitus* reflète la façon dont l'individu intériorise les contraintes de sa position sociale, mais aussi la façon dont ces manières de penser et d'agir propres à sa classe sociale influencent ses pratiques, ses choix et ses comportements.

Melchior Wathelet (le septième de la lignée), interviewé sur la Première² le 2 janvier 2016, explique qu'il fut récompensé d'avoir perpétué la tradition (et non la « malédiction » comme le suggère la journaliste) en voyant la joie dans les yeux de son grand-père le jour où il lui a appris que son fils aîné (le huitième du nom, donc) porterait le prénom familial.

Mais, ajoute-t-il, ce n'est pas simple. Son fils aujourd'hui âgé de onze ans demandant parfois "si un Melchior peut aimer ceci, ou faire cela". Et l'ex-ministre de souligner qu'il n'est pas simple pour l'enfant "de s'affirmer comme lui plutôt que comme un Melchior dans un moule". »

Nous en reparlerons.

« Exister (...), c'est différer, être différent ». Dans *La Distinction* (1979), (*op.cit.*), Bourdieu développait la thèse selon laquelle il existe un parallèle entre la hiérarchisation des classes sociales et celle des pratiques culturelles. Selon lui, les classes sociales « inférieures » cherchent à se distinguer en adoptant les pratiques culturelles de la classe sociale qui leur est « supérieure ». Bien que cette analyse puisse paraître aujourd'hui quelque peu obsolète (non celle de la distinction

comme moteur des choix culturels des individus et des groupes, mais le fait de « singer » les pratiques de la classe sociale à laquelle on aimerait appartenir), nous en retrouvons quelques traces dans l'explication que donnent les porteurs de prénoms au choix de leurs parents.

« La seule chose que j'aie jamais entendue sur le sujet, c'est ma mère déclarant que "dans toutes les familles bien il y a une Anne"... Je te laisse fantasmer sur sa vision des familles "bien", sur ce qu'elle entendait par là, et sur ce qui m'a été demandé pour être à la hauteur... » (Anne, née à Bruxelles en 1955)

« Mes parents ont choisi de me prénommer Isabelle simplement parce qu'ils aimaient ce prénom classique et qui avait de la classe (prononcer clâââsse) - d'après eux. Henri et François venaient compléter un trio "royal", puisque nous avons chacun un prénom porté à la cour de France... » (Isabelle, née à Charleroi en 1964, dans une famille de petits commerçants enrichis en deux générations)

« Comme je suis d'origine italienne et que je suis né en Belgique, (maman) voulait un prénom francophone d'où Maurice et pas Maurizio »³.



Post-modernité et évolution du rapport à la norme

Affirmation d'un sujet réflexif

La modernité se caractérisait par la croyance en un progrès linéaire fondé sur la science et sur le travail. À cette vision du monde en succède une autre qu'on pourrait appeler « post-moderne », qui remet en question la norme, les rôles et les valeurs dans la construction du lien social. Ou plutôt, les valeurs évoluent : au travail succède l'autoréalisation ; la norme héritée ou imposée (à la transmission de laquelle, nous l'avons vu, contribuent les sujets et les groupes) fait place à la réflexivité du sujet. L'identité n'est plus prioritairement définie par l'appartenance à une classe sociale, un rôle, un métier... mais une construction sans cesse renégociée avec soi-même et avec autrui. L'ancien tryptique « Travail, Famille, Patrie » (on pourrait y ajouter « Religion ») a laissé la place à la construction d'un Soi sans cesse renégocié.

On constate alors qu'en ce qui concerne le prénom – du moins ce constat est-il à l'œuvre dans le récit que font les porteurs de ce qui a procédé au choix de leurs parents – les donneurs de prénoms commencent à récuser la norme et à exprimer des motivations plus personnelles (esthétiques, de mode, etc.).

« Mes parents ont découvert ce prénom grâce au premier bébé-éprouvette français, né en 1982. Quelques temps plus tard, en vacances en Ardèche, ma sœur s'était déniché comme compagne de jeu une petite française dénommée Amandine. Pas de facteurs religieux, comme ça a été le cas pour ma sœur et pour ma maman, et j'ai échappé à la dynastie des Claud-, comme une partie de ma famille maternelle : ma maman voulait m'appeler Claudia (son frère s'appelle Claude ; sa sœur Claudine et sa première poupée Claudy) mais mon papa s'y est opposé ! »

« La musique du prénom Caroline plaisait beaucoup à ma maman : malgré le fait qu'elle ne connaissait personne qui le portait autour d'elle et qu'il était assez rare ; c'est un prénom qu'elle a toujours adoré. »

« Mes parents m'ont donné le prénom Grégoire car il leur plaisait, sans plus. »

« Jean, François et Laurent constituaient le trio de préférence de mes parents. Sans grande originalité en fait puisqu'il s'agissait de prénoms très populaires en cette année 1966. Pourquoi ces trois prénoms ? Pas de critère particulier, de quel qu'ordre que ce soit. Pas de rappel d'un membre de la famille, pas de référence religieuse, juste quelque chose qui leur plaisait à l'oreille. Simple, convenu, sans surprise et, pour tout dire, plutôt classique, comme toujours. »

« Ma maman a donc choisi de m'appeler Vincent, sans autre raison précise que le fait que ce prénom lui plaisait. »

« J'ignore le pourquoi du choix de ce prénom. Pour l'orthographe, par contre, ma cousine m'a dit que ma maman a voulu l'écrire comme cela pour que cela soit plus "original". » (Helen)

La construction de l'identité passe par le récit

L'identité devient mouvante et renégociable au fil des changements de vie et des interlocuteurs. Sa cristallisation – éphémère – s'opère dans le récit de vie, qui n'est qu'une forme parmi d'autres de la construction identitaire (Kauffman, 2010). L'identité est une modélisation simplificatrice; il serait abusif de croire qu'elle exprime fidèlement la réalité de la vie. Mais le récit de vie, qui peut prendre des formes très banales, précaires, peu formalisées⁴, convoque le sujet (conscient, inconscient, historique...) et par la médiation de l'intersubjectivité, lui permet de « recoller les morceaux » et de construire une lecture de soi, une histoire de soi. Le récit de vie devient un pacte biographique, validé non pas par le réel, mais par l'écoute (ou la lecture) d'autrui.

Le récit de vie ouvre aussi une porte à l'agir. Vargas (*op. cit.*) s'appuie sur Sartre (1960) pour dire que le sujet est « ce qu'il parvient à faire de ce qu'on a fait de lui », c'est-à-dire ce qu'il parvient à faire des déterminismes dont il est le produit. Entrer dans la narration d'un récit de vie, c'est se définir en tant que sujet et entrer dans un rapport de transformation de son histoire et de soi-même.

Comme Nicole, qui n'aimait pas son prénom et qui après avoir pris connaissance de son propre témoignage, m'écrit : « Maintenant, je me sens unique. »

C'est cette transformation que nous allons observer à des degrés divers dans les témoignages qui suivent.

Porter un prénom devient un choix, un acte de liberté

Le don du signifiant « prénom » charrie de merveilleux mais parfois de bien lourds héritages. À chacun sa stratégie de création du sens, qui contribue à la construction de son identité. Cette construction du sens (donné au prénom) va de l'acceptation pure et simple à la complète ré-écriture, en passant par divers modes d'appropriation dont la créativité n'a cessé de m'enchanter au fil de la réception de ces témoignages.

« On peut s'approprier son prénom en s'identifiant à ceux qui l'ont porté. On peut aussi le rejeter. On peut le changer parce qu'il ne correspond pas au destin qu'on voudrait se forger. Ainsi Joseph Moustaki décida-t-il, un beau jour de tournée avec Georges Brassens, d'adopter le prénom du chanteur qu'il admirait et qu'il voulait devenir⁵. On peut le changer pour s'en libérer. On peut aussi le changer pour s'y identifier encore plus étroitement. (...) Cette tentative d'aménagement se joue dans l'ambivalence entre rester objet d'un désir qui nous a fait naître et devenir sujet, entre se couler dans les projets qui nous ont constitué et définir notre propre projet. » (Offroy, 2001, pp. 83-99, § 51)

a. Acceptation

Son prénom en tant qu'héritage, chacun fait avec, si j'ose dire. Les plus discrets ne savent pas, n'ont jamais demandé, ne se sont jamais posé la question. Ils ont reçu un prénom, ils l'ont accepté, ils le portent.

« *Je ne sais pas exactement pourquoi mes parents m'ont appelée Ambre* »

« Je ne sais pas. Et mes parents sont décédés. » (Jean-Pierre)

« Je ne sais pas... Sans doute était-ce la mode. » (Christian)

« Pourquoi je m'appelle Christiane ? En fait, je ne sais pas... et je ne peux plus savoir! »

« Je ne sais pas pourquoi je m'appelle Annick. »

« L'avis de ma mère a été déterminant, je crois, mais je ne sais pas vraiment ce qui l'a motivée. » (Luc)

« Je ne sais pas, en fait, pourquoi mes parents m'ont appelé Marc. »

« Je ne sais pas du tout pourquoi mes parents m'ont donné ce prénom-là... » (Valentin)

« Je ne sais pas du tout ce qui chez mes parents a présidé au choix de mon prénom; ils ne m'en ont jamais parlé et il est trop tard pour le leur demander. » (Robert)

« (...) ce nom me porte depuis de nombreuses années et je n'ai jamais songé à m'en plaindre. » (Lucien)

« (...) je ne me sens pas plus préoccupé par mon prénom que par mon signe astral. » (Thierry)

b. Appropriation

Certains se sont approprié leur prénom en en faisant l'étymologie, ou en retrouvant sa filiation culturelle ou familiale. Dans la même catégorie de l' « appropriation », on retrouve ceux qui ont « rompu » avec leur héritage. Car même en cas de rupture, l'ancien héritage est toujours là, en filigrane: c'est l'invisible et nécessaire référence dont on se démarque.

« Voici ce qu'on voit sur les textes de définition de mon prénom. Sans être prétentieuse, je peux vous dire que pour moi, ça colle point par point! » (Monique)

« Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai reçu ce prénom, mais comme je l'aime bien ça ne me pose pas de problème. Je trouve que plus je vieillis plus il me va. » (Nadine)

« C'est mon père qui m'a donné mon prénom. Il en aimait la signification 'sagesse'. (...) J'adore mon prénom, je le trouve taillé pour moi! » (Sophie)

« Je ne sais donc pas exactement où ils ont été pêcher ce prénom. Que je n'aimais pas plus jeune mais que j'aime maintenant. » (Sidonie)

« (...) cela donne depuis toujours une touche qui intrigue les gens et sème le doute sur mes origines. J'ai évidemment détesté cette différence à l'âge où l'on a besoin de s'intégrer, puis je l'ai vénérée à celui où l'on a besoin de se démarquer, et maintenant elle fait tout simplement partie de mon identité, et j'aime ce lien culturel avec l'étincelle d'une rencontre sans laquelle je ne serais pas là. » (Larissa)

« J'aime bien mon prénom ! Je me reconnais assez bien dans ce que mes parents y attachaient ; le style "pieds sur terre et tête dans les étoiles" ». (Thierry)

« Je dois dire que je me sens carrément Caroline. »

« J'aime ce prénom et le hasard veut que mon grand-père s'appelait Alphonse, mon père André et mon fils Aaron. Tous des "A" Vieille tradition, ici accidentelle. » (Axel)

« Mon prénom est Robert parce que mon père s'appelle Robert ; en fait il s'appelle Robert Robert Hébert. J'aime bien ce prénom, il rime bien avec Hébert. J'ai continué la tradition : le deuxième prénom de mon fils est aussi Robert. »

« Et depuis, évidemment, tous mes bijoux ont quasiment tous été des dauphins et je les adore ! » (Delphine)

« Mon prénom, en fin de compte, me plaît bien. Il n'est pas comme les autres et moi aussi, je me sens unique. Je me rends compte que mon prénom, c'est moi, un tout complet. » (Carol)

c. Autorisation

Il y a ceux qui ont dû attendre que l'on transforme le sens de leur prénom pour eux. Par l'affection, l'humour, l'amour, les autorisant enfin à porter ce joyau trop lourd ou détesté.

« (...) en cinquième secondaire, un professeur eut l'idée de m'appeler Jiji, et mes compagnons de classe se mirent à ne m'appeler désormais que de cette manière, jusqu'en rhéto et au-delà. Aujourd'hui encore, des gens que j'aime m'appellent de cette façon, ce que j'apprécie beaucoup. » (Jean-Jacques)

« Mon prénom a été défiguré pendant quelques années (...) Mon mari, le premier, par américanophilie sans doute, l'avait transformé, sur nos cartes de visite, faire-part de naissance, etc. en "Janine". Mais le second, demi-anglais pourtant, en a rétabli l'orthographe originelle. De là à dire que j'ai changé de mari pour retrouver mon prénom, ce serait excessif. Encore que... » (Jeannine)

« En 1985, un garçon m'appela "Imma trou de cul lata". Ma copine Nadia, pour me consoler, partagea son paquet de chips au paprika avec moi et décida qu'on me surnommerait désormais "Maco". Moi, Maco, je lui suis à jamais reconnaissante. » (Immacolata)

d. Fidélité

Les enfants (devenus grands) dont le prénom a été abimé par l'administration communale ont parfois fait preuve d'une étrange fidélité à l'erreur. Voire d'une sublimation.

« (...) En secret, j'ai toujours eu envie de m'appeler Anne tout court. En 2007, à l'occasion d'un énième déménagement, je m'aperçois que sur mes papiers officiels, depuis 1996, mon prénom est Anne. "Chouette", me dis-je dans un premier temps. Mais par peur que cette erreur me soit néfaste administrativement, je fais rectifier. Je me procure un extrait d'acte de naissance auprès de ma commune d'origine. L'erreur est corrigée. Je redeviens Anne-Marie. Pendant onze ans, je suis prénommée Anne comme je l'ai souvent désiré. Je ne m'en rends pas compte. Un comble ! (Anne-Marie)

« Jusqu'au jour où ma carte d'identité m'apprendrait que Catherine n'était pas tout à fait mon prénom. L'officier d'état civil avait ajouté un étrange accent aigu. Ce fut un choc. Un sentiment d'usurper une identité. Une sensation d'être soudain moi et une autre. J'étais donc Cathérine. Que faire avec cet accent aigu que je trouvais aussi dissonant qu'original ? La perfection de mon prénom n'était pas de ce monde. (...) L'originalité de cet accent était un talisman incroyable. » (Catherine)

« Peu de gens savent qu'en fait, Jehanne n'est pas mon "vrai" prénom. Quoique, si, c'est mon vrai prénom et Jeanne c'est le faux, juste l'officiel. Ce serait simplissime pour moi de faire changer ça (...) Sans doute ne ferais-je jamais le nécessaire pour mettre mon état civil en accord avec mon vrai prénom. (...)

Parce que finalement, mon histoire, (...) elle me plaît. Elle me raccroche à mon père, qui n'est plus là aujourd'hui... Alors, je la garde, cette histoire, et je le garde mon "faux" prénom officiel. Quand je mourrai, on l'écrira sur un autre acte de l'état civil, le dernier. Et ce sera un clin d'œil à mon père que je rejoindrai, s'il existe un au-delà» (Jehanne)

« (...) l'agent consulaire me demanda de choisir. "Immaculata" ou "Immacolata". Choix abject que celui-là. C'était un peu comme si on me demandait si je préférerais, à vie, avaler un bol de vomi tous les matins ou n'avoir qu'un œil sur le front.

Vingt secondes... il m'a fallu vingt secondes pour me décider... Mes trois enfants, mes diplômes, mon contrat de travail, ma maison... tout ce que je possédais appartenait à celle qui portait ce prénom erroné, à cette usurpatrice qui devait à jamais tomber son manteau de mensonge.

"Immaculata», soupirais-je à l'agent, qui me regarda comme si je venais de me transformer en hippocampe, là, sous ses yeux. "Sicura, Signora ? «, s'assura-t-il. Je me ressaisis et affirmai avec aplomb "Sicurissima ! ".

Voilà voilà... Je m'appelle donc "Immaculata". Ce n'est pas un prénom, c'est une maladie.» (Immaculata)

e. Re-découverte, ré-écriture du sens

Il y a ceux qui ont ré-écrit le sens de leur prénom. Par une explication *a posteriori*, par exemple. Ou par la redécouverte d'un sens qu'ils n'avaient pas voulu ou pas pu voir.

« Mais j'en ai eu a posteriori : le Prince Éric, Éric le Rouge, jusqu'à l'anagramme des deux premières syllabes d'écri-ture... » (Éric)

« (...) et je m'amuse parfois à réfléchir aux différences et ressemblances entre moi et les personnages homonymes de l'histoire de la littérature. » (Emma)

« J'aime assez l'étymologie de ce nom qui veut dire "vraie image», ce qui en soi est une contradiction, non ? Ou en tout cas une fameuse mise en tension, quand on fait du théâtre... » (Veronika)

« (...) je me suis réconciliée avec ce prénom que je trouvais bizarre, parce qu'il présente avec mon nom un assortiment

graphique qui me plait. (...) des dizaines d'années après ma naissance, j'ai découvert que mon prénom d'état civil avait été inscrit sans trait d'union. Durant toutes ces années, j'aurais donc finalement pu ne porter que le nom de Marie... et quoi de plus symboliquement féminin ? Mais trop de douceur... ? Il faut croire que mes parents tant critiqués avaient finalement fait un choix extrêmement subtil : celui de la féminité, de l'alliance du masculin et du féminin sans entrave... Le choix de toutes les directions possibles... (car j'aurais pu, si le besoin et le désir en étaient survenus, ne garder que Pierre !) En définitive, j'aime plutôt bien mon prénom ! » (Marie-Pierre)

Les transformateurs ont opté pour un surnom, un prénom de deuxième ou de troisième rang. J'ai croisé une Marie-Pierre qui s'appelle Marie depuis presque quarante ans, alors qu'à l'époque ce n'était guère la mode. Sa mère ne comprenait pas ce choix ; elle disait que Marie, c'était un prénom de domestique.

« Plus tard (...) j'ai découvert que "Jaku" (...) signifiait "chemin vers la sérénité". J'ai transformé Jacou en Jaku. »

« (...) je devais m'appeler Cyrille du nom de mon grand-père maternel, si garçon, et Claudie, si fille. Mon père détestait le prénom et a changé à la déclaration en Claude-Cyrille. Je détestais le prénom à cause de l'accent local qui le déformait horriblement et dès que j'ai atteint l'Athénée, loin de mes sources, je me suis arrangé pour en perdre la fin. » (Claude)

« J'avais à peine cinq ans quand je me suis rendu compte que mon prénom ne m'allait pas. Je me souviens très bien de cette entrée à la maternelle et de mes copines qui me demandaient comment je me prénommais. Sans y réfléchir beaucoup, j'ai choisi Amélie parce que le nom composé ne correspondait pas du tout à mon identité (...) » (Amélie, Louise-Amélie à l'état civil)

« Je me sens plus à l'aise dans ce prénom-là. » (Jean-François)

« Je détestais mon prénom. Déjà mon nom de famille est très répandu, mais doublé de ce prénom si commun à l'époque, il me semblait encore plus banal. (...) tout naturellement, Régine m'appela Titane. Un surnom qui m'est resté jusqu'à la fin de mes années d'université, et qui est toujours de mise auprès de ma famille et de mes amis les plus anciens. (...) Vers seize ans, j'ai découvert que mon prénom s'écrivait "Ann" en anglais et j'ai adopté cette graphie qui me permettait de me démarquer –

comme on en a tant besoin à cet âge. Aujourd'hui, je suis Anne au travail et pour l'administration, Ann pour les amis. Quand nous nous sommes installés dans notre nouvel appartement, j'ai écrit " Anne " sur la sonnette, mais mon compagnon m'a dit : " Laisse Ann : c'est toi, ça ! ". » (Ann)

« Léa est mon surnom depuis vingt ans. Mes parents m'ont prénommée Valérie (beurk, je n'ai jamais aimé ça). (...) à vingt-cinq ans, (...) je lisais la saga de Régine Deforges et l'archétype de la sensuelle bourgeoise révolutionnaire "Léa" me collait bien à la peau. Ce surnom (...) s'est petit à petit imposé comme un prénom.

Au début, quand on me demandait " comment tu t'appelles ? «, j'étais un peu mal à l'aise, comme si je disais un mensonge si je répondais Léa. Alors je disais " Valérie, mais on m'appelle Léa ". Mais depuis une dizaine d'années au moins, si je rencontre quelqu'un que je ne connais pas (en dehors du boulot), je dis " Léa ". Aujourd'hui, mes amis et ma famille (excepté ma maman) m'appellent Léa...

J'ai souvent hésité à le faire reconnaître comme prénom officiel pour pouvoir l'utiliser en milieu professionnel mais finalement, ça me convient bien de séparer les deux. (...) » (Léa-Valérie)

Les créatifs ont carrément fait le choix d'un nouveau prénom, comme un pseudonyme.

f. Comment je M'appelle

Une amie me rapporte le témoignage d'une jeune femme qui ne veut pas répondre à mon questionnaire, mais qui lui confie qu'elle a repris les rênes de son identité et reniant le prénom donné par ses parents en s'en choisissant un autre, un peu plus tard.

Angèle s'est choisi ce prénom en mémoire d'une grand-tante bien-aimée, mais j'ignore quel est son "vrai" prénom et pourquoi elle l'a abandonné.

« Angèle est le nom que je me suis choisi. En mémoire d'une grand-tante que j'ai connue dans ma toute petite enfance. Elle a ensuite disparu, et de cela je n'ai aucun souvenir. J'ai gardé

d'elle l'image d'une petite vieille femme toute ronde et douce, très souriante. J'entends encore sa voix de velours. »

Jack n'avait pas envie d'être « étriqué dans son patronyme ». Il s'est choisi un prénom dont il se sentait au diapason.

«Après, même s'il faut (re) construire toute la musique, on sait qu'on sera toujours en ligne avec la partition. Mais que ce ne sera pas seulement l'orchestre, mais aussi soi-même qu'il faudra porter à bout de bras, parce qu'on n'habitera pas une histoire inscrite, mais une vie libre à construire et à soutenir. »

C'est d'une véritable refondation qu'il nous parle :

«Le fait est que le nom sous lequel on me connaît (tu, entre autres, me connais...) est mien et uniquement mien. Et, à cet égard, je peux te dire qu'à défaut d'être soutenu — ou d'avoir été porté —, on se crée une ancienneté, une famille d'accueil, on demande à s'inscrire dans une tradition. On a envie de ne pas vivre étriqué dans son patronyme. (...) L'enfant ne devine pas qu'il est mené par l'identité qui lui a été imposée. Pour ma part, j'ai vécu l'essentiel de ma vie pour qu'on me reconnaisse tel que je voulais être et apparaître. »

Et puis, il y a Ygaëlle. Plusieurs personnes m'ont parlé d'Ygaëlle, à cause de ce prénom choisi, si particulier. Ce n'est pas son prénom de naissance. Celui-là n'est pas laid, mais elle ne veut pas le dire. Son prénom, elle l'a rencontré à l'âge de douze ans. Ygaël était le prénom d'un Israélien que la TV interviewait ce soir-là. Elle l'adopte, le féminise et obtient rapidement que tous, y compris ses parents, l'appellent ainsi. Une fois majeure, elle entame des démarches pour l'officialiser et apprend qu'il n'existe pas de version féminine d'Ygaël. Ygaëlle est une invention. Et même Ygaël n'existe pas vraiment; le personnage interviewé s'appelait Y'gal et la télévision, ce soir-là, a dû se tromper dans son sous-titrage. Enfin, alors qu'elle demandait l'ajout de ce nouveau prénom aux siens, l'administration s'est trompée, effaçant son prénom d'origine. «La signification de Y'gal est "dieu rachète" ou "être libre". »

g. À chacun sa stratégie

Ce travail est parti du constat qu'aimé ou détesté, subi ou adopté, le prénom est fondateur. Il émet l'hypothèse qu'il est tout à la fois marqueur social, totem, signifiant, chargé de désirs parentaux et d'invisibles injonctions et qu'à ce titre, dès notre naissance, il nous inscrit dans l'ordre familial, social et symbolique.

« Pourquoi vos parents vous ont-ils donné ce prénom ? » Basé sur plus de quatre-cent-soixante réponses à cette question toute simple, ce travail met d'abord en lumière les différents déterminismes dont nous héritons avec le prénom qu'on nous donne : ceux de la tradition, de l'ordre familial, de la culture ou de la religion, de l'Histoire... Le prénom est d'abord envisagé comme l'expression du respect de la norme.

Ensuite, nous avons vu que le prénom était aussi un marqueur social, c'est-à-dire qu'il reflétait des habitudes de classes, des modes, des époques. Choisir un prénom pouvait aussi se faire par imitation des pratiques d'une classe sociale à laquelle on aspire de faire partie.

Mais avec la post-modernité, le sujet remet la norme en cause, s'affirme et négocie en permanence son identité. Celle-ci s'exprime à travers la narration de soi, la fictionnalisation de ses expériences, une cristallisation éphémère que nous retrouvons à l'œuvre dans le récit de vie. La narration de soi ouvre une porte à l'agir et permet au sujet d'entrer dans un rapport de transformation de son histoire et de soi-même. Cette transformation se constate dans l'acceptation du prénom, son appropriation, sa re-découverte, son détournement, voire sa complète re-création.

Ces micro-récits de vie, recueillis dans un dispositif où l'intersubjectivité permet la validation, deviennent pour chaque porteur l'occasion de renégocier le sens qu'il donne à son héritage – assumé, transformé ou renié – et d'affirmer ainsi sa liberté.



Le prénom, une ressource pour l'éducation permanente

Le prénom, écrivons-nous d'entrée, est un outil polymorphe. C'est un outil de connaissance de soi et l'occasion d'un mini récit de vie : une construction ou une reconstruction du sens que nous donnons à nos origines, à notre parcours, à notre histoire.

Nous allons l'aborder maintenant comme outil d'**animation** et de **communication**. Le thème du prénom est un activateur exceptionnel de la dynamique de groupe. Comme support d'échange et de partage, il permet de communiquer sur les origines, la culture et l'identité ; à la manière d'une carte de visite, il transmet des informations sur celui ou celle qui le porte : sexe, origine géographique, culturelle, religieuse, génération...

Le prénom est une ressource pour une série d'animations de type ateliers d'écriture, cours de langue, prise de parole, développement personnel... Pourquoi? Parce qu'il ouvre la porte de l'intimité et en permet la communication et le partage avec le groupe. Parce qu'il permet d'explorer et de construire une certaine identité à travers la narration des origines. Cet outil s'utilise aussi dans certains cadres thérapeutiques mais nous n'aborderons pas ces territoires ici.

Ce chapitre sera plus bref. Il rend compte de quelques expériences dont j'ai eu vent, menées à partir du livre *Comment je M'appelle*, ou pas, mais toujours autour du prénom. Puissent-elles vous inspirer!

Apprendre le français, échanger sur les origines, s'outiller pour la citoyenneté

À La Louvière, il existe quatre opérateurs de Français Langue étrangère : Lire & Écrire, le MOC, Form@t21 et La Ligue des Familles. La section locale de la Ligue des Familles a développé un module « prénoms » dans le cadre du travail qu'elle effectue avec des personnes d'origine étrangère. L'objectif global de cette animation est de les outiller pour qu'elles trouvent leur place dans

un nouvel environnement et puissent exercer leur citoyenneté. Sur ce terrain, le thème est travaillé à l'aide de différentes techniques : ateliers d'écriture, tables de conversation, ateliers de marionnettes...

Les apprenants sont répartis en trois groupes selon leur connaissance du français : les débutants, les intermédiaires (capables de faire des courses, de se débrouiller au quotidien...) et les avancés (bonne maîtrise orale, carences à l'écrit). Le public est principalement issu de l'immigration marocaine et turque.

Le module développé proposait de créer son propre récit à partir du prénom. Il se déroulait en trois ou quatre séances de 2 h 30, qui accueillait une dizaine de participants. Plusieurs pistes, thèmes et techniques y ont été explorés tels :

- **Existe-t-il des prénoms interdits, inacceptables dans telle ou telle culture ?**

Si oui, pourquoi ? Cette question a été travaillée à partir d'extraits du film *Le prénom* (avec Patrick Bruel dans le rôle de Vincent, 2012).

Synopsis du film et thématique de l'animation : Au cours d'une soirée, lors d'un dîner familial, Vincent annonce qu'il va appeler son fils « Adolphe » ce qui provoque une crise de fureur de la part des convives qui considèrent que ce prénom est tabou depuis Hitler. La discussion s'envenime et la soirée tourne au règlement de comptes, avec révélation des non-dits et des vérités de chacun.

Cette animation est aussi l'occasion de s'interroger sur l'humour et son inscription culturelle : de quoi peut-on rire, jusqu'où, avec qui ?

- **Le prénom et la loi**

On travaille sur un texte administratif ou législatif sur le thème du prénom, par exemple un extrait d'acte de naissance. Cela permet d'entrer dans la lecture d'un texte complexe. Certains pays n'autorisent pas certains prénoms, d'autres autorisent ce qui est compris dans un certain corpus, d'autres enfin n'ont pas besoin de ces règles, la tradition s'imposant. En Belgique, la procédure de changement de prénom a été transférée aux communes depuis le 1^{er} août 2018 : changer de prénom est désormais plus simple et surtout plus rapide.

Peut-on changer de prénom? Pour quelles raisons, à quel prix, selon quelles formalités? Changer de prénom peut-il être bénéfique socialement? Pourquoi?

• **Les équivalences**

Il s'agit de chercher les équivalences entre les prénoms, d'une culture à l'autre. « Salman » chez les Arabes équivaut-il à « Salomon » chez les Juifs? Les Congolais ont souvent un prénom "occidental" qui s'ajoute au (x) prénom (s) donné (s) par la famille. Pourquoi?

Les ateliers d'écriture

Il existe autant de formules que d'objectifs : ludiques, qui ouvrent les portes de la créativité, qui permettent d'acquérir certaines techniques, où l'on se coltine avec la littérature, qui sont d'abord des lieux de partage...

J'ai, par exemple, co-animé un atelier autour des prénoms avec six ou huit participants. La journée a commencé par de petits exercices: de quoi mon prénom est-il l'acronyme? Et si mon prénom était un instrument de musique? Au fil de la journée, les propositions d'écriture invitaient les participants à entrer progressivement dans leur histoire, leur identité, leur intimité et à la partager via les textes produits, avec le groupe.

L'asbl Cultures&Santé a conçu et publié un carnet d'animations sur le sujet des prénoms⁶, qu'elle considère comme « un vecteur symbolique et identitaire parmi d'autres, ainsi que comme support pour l'échange ». *Prénom'anim* est le titre de ce carnet destiné aux animateurs qui travaillent avec des groupes d'adultes dans les champs de l'éducation permanente, de l'alphabétisation, de l'insertion socioprofessionnelle, du social et de la culture au sens large. Au menu :

- Une activité « brise-glace ».
- *L'iceberg* (quels sont les mots qui vous viennent en tête quand on parle du prénom?)
- Pourquoi votre prénom vous a-t-il été attribué?
- Votre prénom vous représente-t-il?
- Le prénom est-il le reflet de la personne qui le porte?
- Comment choisir un prénom?
- *Etc.*



Conclusion

« Pourquoi tes parents t'ont-ils donné ce prénom ? »

Que de portes s'ouvrent grâce au sésame de cette question en apparence anodine ! Celles de l'identité, de la filiation, de l'appartenance à une époque et à une culture. Celles de la communication et du partage avec autrui, en face à face ou au sein d'un groupe bienveillant, dans l'échange, la comparaison, la confrontation, la déclinaison des langues, des cultures, des discours et des codes (administratifs, juridiques...). Ces portes peuvent déboucher à leur tour sur d'autres dont celle de la réécriture du sens que chacun donne à sa vie au moment où, à travers la réponse à la question du prénom, il en fait récit.

N'avions-nous pas, en prologue de ce livret, parlé d'« émancipation », de « participation » et d'« expression » ? Notre prénom nous distingue, il nous catégorise ; en prendre conscience nous émancipe. À l'occasion qui lui est donnée de répondre à cette question, chacun, s'il la saisit, gagne un peu de liberté. En verbalisant les déterminismes inscrits dans le choix de notre prénom, nous nous en rendons plus conscients. Assumer, bricoler, négocier, rejeter : libre à nous, alors, « de faire avec », comme on dit, ou pas. La « participation active », c'est-à-dire la prise de parole dans l'échange et l'« expression culturelle » apportent un plus à cette prise de conscience, notamment par la présence des tiers qui par leur écoute valident le récit des origines.

Depuis le début de cette aventure, je ne cesse de m'émerveiller des retours que je reçois à cette question, intime mais bienveillante, retours qui sont comme autant de dévoilements d'un trésor privé. Je vous en souhaite autant.

Mais avant de nous quitter, dites-moi... pourquoi vos parents vous ont-ils donné ce prénom ?

Notes

¹ Humoriste belge dont l'un des personnages récurrents était un Kévin, adolescent peu futé issu d'un milieu populaire, affublé d'une mère simplette. Son prénom était prononcé avec un fort accent wallon, ce qui donnait : « Kévène » !

² Lors de l'émission radio « Un Samedi d'Enfer » du 02/01/2016 de la RTBf, La Première ; avec Melchior Wathélet comme invité ; émission animée par Myriam Leroy, Bruno Coppens et Pierre Kroll.

³ Fidélité à la tradition et intégration dans la société d'accueil, cette tension dans les choix de prénoms des familles italo-belges peut être rapprochée de ce que Balhoul (1985), cité par Offroy (2001) a étudié au sein des familles juives nord-africaines, le désir d'intégration dans la société coloniale motivant le choix de prénoms français, la fidélité à la tradition s'incarnant dans le choix d'un deuxième prénom, hébraïque ou judéo-arabe. Ces priorités fluctuent avec le temps ; on observera aujourd'hui un retour à la tradition par l'adoption de prénoms juifs ou en usage en Israël. Il serait intéressant de voir si ce mouvement dialectique s'observe aussi dans les familles italo-belges de la troisième ou de la quatrième génération.

⁴ « Qu'on y songe : il nous arrive à tous, au cours d'une journée, entre notre lever et notre coucher, de raconter des fragments de notre histoire. « Sais-tu ce qu'il m'est arrivé ? (...) » Nous faisons tous du récit de vie, naturellement, comme M. Jourdain faisait de la prose. » Legrand M. (20006), Raconter son histoire, cité par Molénat, Xavier (dir.), (2006), L'individu contemporain, Regards sociologiques, Paris, Ed. Sc. Humaines.

⁵ Je me souviens avec tendresse de notre unique rencontre et de ma déception en lisant l'autographe qu'il avait bien voulu m'accorder. « Joseph », avait-il écrit. « Je voudrais votre vrai prénom », avais-je insisté, du haut de mes dix-sept ans. « Mais c'est mon vrai prénom », avait-il répondu, souriant d'un air très doux. Tout en ajoutant complaisamment un « Georges » à l'autographe.

⁶ Ce carnet est téléchargeable sur le site www.cultures-sante.be et peut-être commandé gratuitement (+ frais d'envoi) auprès de cdoc@cultures-sante.be (+32 558 88 11). Cette ASBL a aussi publié un document intitulé *Paroles sur les prénoms* : d'où vient votre prénom ? Que dit-il de vous ? L'aimez-vous ? Comment les autres l'interprètent-ils ? etc. Ce cahier rassemble de courts témoignages pris sur le vif dans des milieux et des cultures différentes.

⁷ Vos réponses sont les bienvenues sur le blog que j'ai ouvert à cet effet : <https://dominiquecostermans.wordpress.com/2016/01/04/comment-je-mappelle/>.

Bibliographie

- Bauer Jean-Pierre, (1987), Histoires de prénoms, *Enfance*, Tome 40 n° 1-2, Paris, Presses Universitaires de France.
- Boucaud Pascale, (2001), Nommer et prénommer, *Spirale* 2001/3, N° 19, www.editions-eres.com, érès.
- Clerget Marie-Pierre, (2001), Les prénoms à plus d'un titre, *Spirale* 2001/3, N° 19, www.editions-eres.com, érès.
- Costermans Dominique, (2016), *Comment je M'appelle, Porter un prénom, du déterminisme à la liberté*, Louvain-La-Neuve, Academia.
- De Gaulejac Vincent, (2002), *La genèse sociale des conflits psychiques. Soucier, soin de soi*, Sous la dir. de Niewiadomski, C., de Villiers, G., Paris, Lharmattan.
- De Page Henri, (1939), *Traité élémentaire de Droit civil belge. Principes – Doctrine – Jurisprudence*, Bruxelles, Bruylant.
- Forel Dominique, (1961), *Les prénoms. Comment les choisir? Que signifient-ils?*, Verviers Coll. Marabout Flash, Ed. Gérard et C°.
- Kaufmann Jean-Claude, (2010), *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Hachette Pluriel Référence.
- Maggiori Robert, (2 janv. 2016), *Bourdieu, premières leçons*, Paris, Libération.
- Offroy Jean-Gabriel, (2001), *Prénom et identité sociale. Du projet familial au projet parental*, *Spirale* 2001/3, N° 19, www.editions-eres.com, érès.
- Sartre Jean-Paul, (1960), *Question de méthode, Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard.
- Tesone Juan Eduardo, (2013), *Dans les traces du prénom. Ce que les autres inscrivent en nous*, Coll. Le fil rouge, Paris, PUF.
- Vargas Marichela, (2015), *Qu'est-ce que la liberté dans une histoire de vie?*, Document de travail.
- Zonabend Françoise, (2001), Prénom, temps, identité, *Spirale* 2001/3, N° 19, www.editions-eres.com, érès.

Filmographie

- *Le Prénom*, (2012), film franco-belge réalisé par Alexandre de La Patellière et Matthieu Delaporte, adapté de leur pièce éponyme.

Ressources en animation

- *Prénom'anim, une animation sur les prénoms*, Cultures&Santé asbl
- *Paroles sur les prénoms*, Cultures&Santé asbl

En outre, il est fait référence à :

- Arnoldy, Pierre, (2011), *Narration, image de soi émancipation*, Coll. Culture en mouvement, Seraing, C.D.G.A.I.
- Pieters, Jérôme, (2011), *Identité et récits*, Coll. Culture en mouvement, Seraing, C.D.G.A.I.

L'auteure a suivi la Formation théorique sur le récit de vie donnée par Marichela Vargas-Thils, docteur en psychologie, chargée de cours invitée UCL, consultante aux CPS-Histoires de vie, <https://www.uclouvain.be/364400.html>.

Intéressé.e par :

- d'autres publications ?
- des ateliers ?
- des formations ?
- des interventions ?
- des accompagnements ?

**Centre de Dynamique
des Groupes et d'Analyse
Institutionnelle ASBL**

→ Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B-4102 Seraing
Belgique

www.cdgai.be

+32 (0)4 366 06 63

info@cdgai.be

Comment je M'appelle

Explorer, construire et partager son identité à partir de son prénom

Le prénom est un outil d'animation : on peut s'en servir comme activateur d'une dynamique de groupe, comme support d'échange et de partage.

C'est un outil de communication et de connaissance : des origines, de la culture et de l'identité.

Issu d'une enquête menée auprès de plus de 450 personnes, ce livret part d'une double intention : donner des clés d'analyse du récit de vie par le prénom, et ouvrir à la possibilité d'utiliser le prénom comme support d'animation, de communication, de connaissance de soi ou d'apprentissage.

Ce livret s'adresse aux acteur·rices de l'éducation permanente, enseignant·es, animateur·rices culturel·les, travailleur·euses sociaux·ales.

Dominique Costermans est communicatrice et écrivaine de fiction. Ce livret est le prolongement théorique et pédagogique d'un essai qu'elle a consacré aux prénoms.

ISBN 978-2-39024-114-0



9 782390 241140

Ce livret est un outil d'éducation permanente réalisé avec le soutien du Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES